



HAL
open science

La publication de la littérature africaine en traduction

Alain Ricard

► **To cite this version:**

Alain Ricard. La publication de la littérature africaine en traduction. IFAS Working Paper Series / Les Cahiers de l'IFAS, 2005, 6, p. 58-62. hal-00797969

HAL Id: hal-00797969

<https://hal.science/hal-00797969v1>

Submitted on 7 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Nouveaux Cahiers de l'IFAS
IFAS Working Paper Series

Translation - Transnation

1994 – 2004

**Dix ans d'échanges littéraires entre
l'Afrique du Sud et la France**

*Ten years of literary exchange
between South Africa and France*

Numéro special

**Rassemblé et dirigé par Jean-Pierre RICHARD,
Université Paris 7, en collaboration avec
Denise GODWIN, rédactrice de l'AFSSA**

Special issue

*collated and edited by Jean-Pierre RICHARD,
University of Paris 7, in collaboration with
AFSSA editor, Denise GODWIN*



Association for French Studies in Southern Africa
Association des Études Françaises en Afrique Australe

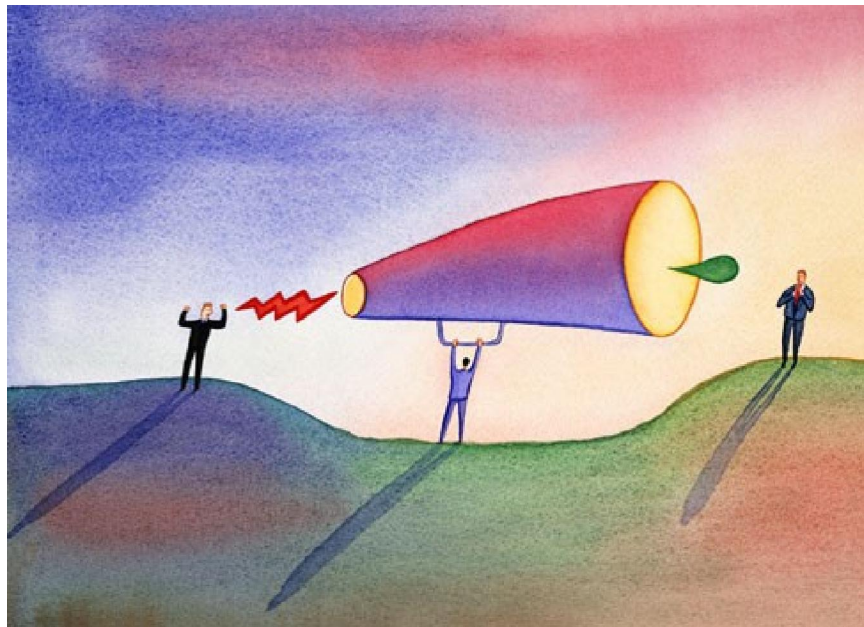
N° 6, August 2005

Translation – Transnation

1994-2004

Ten years of literary exchange between South Africa and France

Dix ans d'échanges littéraires entre l'Afrique du Sud et la France



To Sello Duiker and Phaswane Mpe

Contents – *Sommaire*

Preface – *Préface*

The authors – *Les auteurs*

About translation – *Etudes*

L'autre source : le rôle des traducteurs dans le transfert en français de la littérature sud-africaine **par J.-P. Richard**

A Road Going Both Ways **by C.P.Naudé**

Traduire l'Afrique du Sud post Apartheid : quelle approche ?

par Ludivine Huet-Haupt

Translation of African Literature: A German Model? **by J.-P. Richard**

Publishing After a Decade of Democracy **by Brian Wafawarowa**

Traduire *Triomf* **par Donald Moerdijk**

Personal experiences – *Témoignages*

La publication de la littérature africaine en traduction **par Alain Ricard**

Interview with Bernard Magnier, Director of the "Afriques" collection, Actes Sud Publishers **by J.-P. Richard**

Entretien avec Bernard Magnier, directeur de la collection "Afriques" chez Actes Sud **par J.-P. Richard**

Traduire J.M. Coetzee par **Catherine Lauga-du Plessis**

Translation as an Art **by Chenjerai Hove**

Bibliographie des littératures africaines en traduction française (1994-2004) établie **par J.-P. Richard**

La publication de la littérature africaine en traduction

Alain Ricard

Abstract

Publishing African languages in translation is a difficult task. This paper reviews some of the difficulties involved in transcribing, translating, editing and eventually publishing oral texts; it also deals with the publication of written texts in African languages. Common assumptions about orality in Africa, and subtly condescending postures from Europhone historians and critics, are compounding the problems. We should also mention that it is indeed very rare to find good translators: linguists are seldom good translators and few African writers dedicate themselves to the task of translating their languages.

Je voudrais situer mon propos en adoptant l'identité de l'éditeur, sous ses deux acceptions : celui qui publie, met au jour aussi bien le texte que le livre...

Depuis de longues années je travaille en étroite collaboration avec des éditeurs de livres et j'oriente mon travail d'éditeur de textes dans la même direction : élargir notre connaissance des littératures de l'Afrique, par l'édition et la traduction de textes oraux, par la traduction de textes écrits dans des langues de l'Afrique, par l'édition en France même de textes écrits en français en Afrique mais ne relevant pas du canon reçu, voire le mettant en cause. Je laisserai de côté ce troisième aspect, qui ne concerne pas directement la traduction, sujet de notre colloque.

L'édition et la traduction de littérature orale est une activité qui relève en partie de la recherche et que les éditeurs ne se bousculent pas pour publier. Il y eut quelques collections prestigieuses : Oxford Library of African Literature, ou encore la SELAF, une association de chercheurs, la Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, devenue maison d'édition sous la houlette de Luc Bouquiaux et Jacqueline Thomas. Il fallait — c'était il y a 25 ans ! — présenter des textes prêts à imprimer : nous étions avant la micro-informatique. Nous avons par exemple dû faire fabriquer une boule ibm avec les caractères spéciaux de l'ewe, langue dans laquelle les textes que j'avais recueillis étaient prononcés. Il s'agissait de concert-party, d'improvisation théâtrale orale, telle qu'il s'en pratique tout au long de la côte de l'Afrique de l'Ouest. Karin Barber a publié plusieurs volumes de transcriptions et de traduction du yoruba. J'ai publié, avec un collègue, à la SELAF un volume avec la transcription et la traduction de deux spectacles ewe, puis j'ai publié, en anglais, la traduction, sans la transcription d'un autre spectacle. Nous avons fait sortir les textes du ghetto de l'ethnolinguistique, ou de l'ethnographie. Nous les avons édités, commentés, traduits.

Seulement ils demeuraient des textes oraux marqués par les circonstances de leur production : une ville, la nuit, le théâtre ... Peut-on utiliser de tels textes dans des écoles pour apprendre la langue, alors même que l'on manque de textes contemporains pour étudier l'ewe tel qu'il est parlé dans les villes du sud du Togo ? J'ai proposé, par l'intermédiaire d'un collègue togolais qui en était membre, ces textes à la Commission nationale pour l'apprentissage de la langue ewe. Notre travail présentait toutes les garanties scientifiques : transcription normalisée, traduction juxtalinéaire, annotations. Notre texte proposait une image de la langue parlée dans le sud du pays. Pourtant la commission n'en a pas voulu ... Nos textes n'avaient pas fait la chasse aux emprunts ou aux néologismes : ils produisaient une image de la langue telle qu'elle se parlait, pas telle que les membres de la commission voulait

qu'elle s'écrive. On peut comprendre leur point de vue : ils étaient des puristes et cette catégorie existe dans toutes les langues. Or le travail d'enregistrement de la parole orale, qu'il s'agisse du français d'aujourd'hui, ou de l'ewe d'il y a 25 ans, a toujours quelque chose de dérangeant pour les gardiens de la norme – français ou ewe. Il oblige à se situer, à situer son travail dans un rapport de force institutionnel ; les enregistrements de difela – chants de mineurs sotho – par David Coplan posent un peu les mêmes questions. Nous ne sommes plus dans le monde des dithoko ou chants de louange consacrés par la tradition mais dans celui de la parole rauque des mineurs ou des tenancières de shebeen. Le sesotho d'aujourd'hui est là ! Comparons les volumes de Daniel Kunene dans la Oxford Library (Kunene, 1988) et les traductions de David Coplan ... Le travail ethnographique est un travail de traduction et d'édition : on l'oublie souvent. La pratique scientifique, qu'il s'agisse de biologie moléculaire ou d'anthropologie linguistique, consiste à produire des textes, qui jouent avec ou contre d'autres textes. Comment les produire, les évaluer, les légitimer : tout est là ! Mais le texte oral est lu avec un certain nombre d'attentes, et parfois il déçoit. Notre travail présentait une oralité contemporaine, urbaine, populaire, qui parlait de chemin de fer, de militaires, de Paris, du Nigéria. Elle était difficile à concilier avec une certaine image villageoise de l'oralité que les collecteurs de contes ont souvent encore.

J'ai ensuite milité, le terme est fort, mais choisi à dessein, pour la publication par Karthala d'un roman traduit de l'ewe, *Agbezuge*, le premier et le plus grand, pour ses admirateurs, des romans ewe (Obianim, 1949). Écrit en 1948, fort connu au Ghana et chez les Ewe qui lisent leur langue, ce texte circulait au Togo, mais n'était pas traduit. J'ai constitué une équipe avec Simon Amegbleame, Martin Ahiavee et Senouvo Agbota Zinsou qui a entrepris la traduction de ce texte. Simon Amegbleame a été le maître d'œuvre de cette entreprise. Les trois traducteurs avec le soutien de l'UNESCO – au titre du programme des oeuvres représentatives – ont produit un texte qui suscite l'adhésion de ses lecteurs français comme j'ai pu le vérifier. Pourtant ces derniers ont du mal à croire que cette traduction en français a été faite directement à partir de l'ewe et qu'il n'existe de telles traductions de l'ewe en aucune langue européenne. En somme l'image d'une littérature imprimée en langue africaine heurte nos représentations de l'Afrique. Le texte publié il y a presque vingt ans a été, à sa manière, un succès : son éloge des infortunes de la vertu est apparu bienvenu, en somme moral et réaliste. Il y a dans ces premiers romans une force neuve : le monde se reconfigure à la faveur d'une appropriation du christianisme, mais il n'est jamais question de prosélytisme.

Le cas du sesotho a été fort différent : les traductions existaient, préparées par Victor Ellenberger il y a plus d'un demi-siècle, restées dans ses papiers d'où son fils Paul les avait exhumées et mises au net pour une éventuelle publication. C'est lors de mon passage à Nairobi comme directeur de l'IFRA – naguère Credu – que j'ai eu à m'occuper de l'Afrique australe hors Afrique du Sud et que j'ai trouvé dans les dossiers de mes prédécesseurs la mention de ces traductions. Le sesotho était la seule langue africaine à figurer au catalogue de Gallimard : *Chaka*, traduit par Victor Ellenberger avait été publié en 1940 et réédité en 1982 (Mofolo, 1940). La maison Gallimard, malgré l'intérêt de Jean Paulhan, n'avait pas voulu continuer à publier ces textes.

Notons ici les malentendus qui entouraient cette première publication : le *Chaka* de Thomas Mofolo figurait ainsi dans les anthologies de littérature anglophone et dans les anthologies de littérature orale ; il est encore récemment apparu dans un volume sur les épopées en Afrique. L'idée simple que ces textes relevaient du travail d'un écrivain, qu'il s'agissait d'un roman, mettant en scène un personnage historique, avait du mal à se faire jour. Que dire alors des autres textes en sesotho ? Nous avons ainsi voulu publier d'autres romans, portant notamment sur les cannibales, sujet favori d'une certaine mémoire sotho. Des éditeurs ont refusé de se lancer dans l'aventure : mieux valait ne pas parler de ces

choses en liaison avec l’Afrique ! Or ces sujets étaient traités, dans leur langue, par les Basotho ! Ne pouvait-on les écouter ? Un éditeur courageux – Confluences – a lancé une collection : Traversées de l’Afrique, et publié ces textes. Il fallait bien en fait traverser des clichés et des idées toute faites pour accepter de lire ce qui se disait dans ces langues. Seulement le livre publié, sans aide, simplement parce que l’éditeur aime ces textes et ces traductions, doit être diffusé, vendu. Et ne voilà-t-il pas que certains libraires objectent : comment, des cannibales, l’Afrique, pas de ça chez nous !... Ainsi une image convenue de la bienséance culturelle, quasi humanitaire, devient un frein à la diffusion des livres ... Tout cela avec les meilleures intentions du monde, et les cannibales ne sont pas les seules victimes de ces élans vertueux !

Nous avons persévéré avec les éditions Confluences, dirigées par Eric Audinet, lui-même romancier de qualité (*Les derniers jours de Venise*, Léo Scheer, 2002) : nous avons publié le second volume de Mofolo, *Moeti oa Bochabela*. Je raconte dans la présentation du texte comment nous avons dû reprendre la traduction du titre : l’homme qui marchait vers le soleil levant, voilà ce que littéralement nous disent les racines sotho (Mofolo, 2003). Les pèlerins, les orient, les évocations qu’ils entraînaient dans les autres traductions du titre (pèlerin de l’orient, *traveller to the east*) tout cela devait faire place nette : le livre est le premier roman écrit en sesotho et sans doute le premier roman écrit dans une langue africaine ...

J’ai aussi traduit, avec Biringanine Ndagano, une pièce d’Ebrahim Hussein, *Arusi* (Le mariage). Je n’en ai publié que quelques extraits : j’ai eu le sentiment que ma traduction n’était pas à la hauteur de l’original. Ebrahim Hussein (Hussein, 1969) est un poète comme Lorca : je n’ai pas réussi à rendre cette prose poétique en français. Le kiswahili est la plus importante langue africaine : ce n’est pas pour cela qu’il y a beaucoup de traductions : Jean-Pierre Richard a traduit *Kasri ya Mwinyi Fuad* : le livre est en poche aujourd’hui, sous le titre étrange (choisi par l’éditeur) de *Les girofliers de Zanzibar* (Shafi, 1986). Le roman de Kitereza a été traduit, sous des habits un peu étranges (Kitereza, 1996) : *Bwana Myombekere* est devenu une Saga des îles Victoria ... Xavier Garnier a traduit *Nagona* et *Mzingile* d’Euphrase Kezilahabi ; Kezilahabi est un romancier contemporain : ses romans sont d’une écriture expérimentale ... Comment faire comprendre qu’il peut y avoir en kiswahili aussi une écriture expérimentale ?

En somme le texte venu d’une langue africaine arrive dans un horizon saturé d’attentes culturelles, voire politiques : le titre satisfait ces attentes de girofle ou de saga ! N’est-ce pas là une erreur ? Pourquoi vouloir faire correspondre le texte à ces idées convenues ? N’est-ce pas plutôt la rugosité, la rusticité parfois, certaines formes d’opacité, des sentiments différents que la traduction doit faire percevoir pour justifier sa propre entreprise ? Il est clair qu’en disant cela je m’écarte de mon rôle d’éditeur de livres et je prends une position quasi ethnologique, facile à tenir en écartant les réalités économiques de l’édition. Les girofliers ont fait vendre habilement le roman zanzibarite : je ne crois pas que le titre original aurait aussi bien réussi (*Le seigneur Fouad en son palais*)

Je n’ai traité que des traductions de langues de l’Afrique. Il est aujourd’hui aussi difficile de traduire certaines formes d’anglais africain ou jamaïcain : les éditions Dapper ont ainsi fait appel à des romanciers mauriciens pour traduire le monde indo-jamaïcain. Elles ont aussi fait appel à un romancier togolais pour traduire l’anglais populaire nigérian de Ken Saro-Wiwa ...

Il y a donc beaucoup à faire pour donner à entendre l’Afrique en version originale traduite. La littérature orale n’échappe pas aux problèmes universels de l’édition du folklore : comment les textes ont-ils été recueillis ? A qui appartiennent-ils ? La traduction de livres est une autre affaire, lourde de

problèmes multiples. Les idées convenues sur l'Afrique pèsent. Pourquoi traduire si l'on considère qu'il n'y a pas d'écrivains ? Qui sont ces écrivains ? L'image s'est peu à peu imposée que les auteurs qui écrivaient en leur langue étaient en somme réduits à cette pratique faute de mieux. Traduits, on les a souvent trouvés peu à notre goût : ces intellectuels organiques, pétris de christianisme, aux idéaux petits bourgeois de sagesse, étaient bien loin des vedettes de la littérature africaine, écrivains cosmopolites, émanations des élites urbanisées et occidentalisées. Pourtant Shaaban Robert, Thomas Mofolo ou Sam Obianim mériteraient, chacun à leur manière, une biographie !

De plus ces idées négatives n'ont pas été contredites par la pratique : traduire ces auteurs demande une connaissance de la langue écrite qui ne s'acquiert qu'après de longues années de séjour : qui, aujourd'hui, hormis des missionnaires, séjourne des années en Afrique et parle la langue des gens chez qui il réside ? Les colons ont disparu, les missionnaires se font rares ! Quant aux nouvelles générations d'écrivains et d'intellectuels africains, il faut se faire une raison : souvent les jeunes écrivains ignorent la version écrite de leur langue ! Ils ne savent pas l'écrire ou auraient beaucoup de mal à le faire comme Ngugi a eu l'honnêteté de le dire. Il est alors beaucoup plus simple de vanter les mérites des langues européennes. Si les écrivains ne sont pas des militants de la langue, on peut à bon droit s'inquiéter !

Références

- AKAM, N. et Ricard A., 1981, *"Mister Tameklor" suivi de "Francis le Parisien" par le Happy Star*, traduit de l'ewe et annoté. Paris: SELAF.
- BARBER K., 1995, « African Language Literature and Post Colonial Criticism », *Research in African Literatures*, 26, 4, 1995, 3-30.
- CLARK-BEDEKEREMO, J. P., 1977, *The Ozidi Saga*, Ibadan : Ibadan University Press.
- COUZENS, T., 1985, *The New African: A Study of the Life and Works of H.I.E. Dhlomo*, Johannesburg: Ravan Press.
- , 2003, *Murder at Morija*, Johannesburg: Random House.
- DHLOMO, H. I. E., 1985, *Collected Works*, edited by Nick Visser and Tim Couzens, Johannesburg: Ravan Press.
- GÉRARD, A., 1971, *Four African Literatures*, Berkeley: University of California Press.
- HUSSEIN, E., 1969, *Kinjeketile*, Nairobi: Oxford University Press.
- KITEREZA, A., 2002, *Mr Myombekere and his Wife Bugonoka, Their son Ntulanalwo and Daughter Bulihwali: The Story of an Ancien African Community*, Dar es-Salaam: Mkuki na Nyota. Traduit du kikerewe en anglais par Gabel Ruhumbika.
- KUNENE, D., 1988, *Thomas Mofolo and the Emergence of Written Sesotho Prose*, Johannesburg : Ravan.
- Livre d'Or de la Mission du Lesotho*, Morija, 1912.

- MOFOLO, T., 1907, *Moeti Oa Bochabela*, Morija Sesuto Book Depot. Traduction anglaise : *The Traveller to the East*, Society for Promoting Christian Knowledge, traduit par H. Ashton, Londres, 1934. Traduction française : *L'homme qui marchait vers le soleil levant*, Bordeaux : Editions Confluences, traduit par Victor Ellenberger, 2003.
- , 1925, *Chaka*, Morija Sesuto Book Depot. Traduction anglaise : *Shaka*, traduit par Daniel Kunene, Londres : Heinemann, 1981. Traduction française : *Chaka*, traduit par Victor Ellenberger, avec une préface de Z. Mangoela, Paris : Gallimard, 1940.
- OBIANIM, S. J., 1949, *Amegbetao alo Agbezugefe nutinya*, Londres : MacMillan. Traduction française de S. Amegbleame, M. Ahiavee et S.A. Zinsou, *Amegbetao ou les aventures d'Agbezuge*, Paris : Karthala, 1990.
- RICARD, A., 1995, *Littératures d'Afrique noire*, Paris : CNRS/Karthala. Edition anglaise, revue et corrigée : *The Languages and Literatures of Africa*, Oxford, Trenton, Le Cap : James Currey, Africa World Press, Dave Philip, 2004.
- & Chris SWANEPOEL, 1997, « Towards a New Philology », *Research in African Literatures*, 1997, 28, 1: 1-2.
- SHAFI, A., 1978, *Kasri ya Mwinyi Fuad*, Dar es-Salaam: Tanzania Publishing House. Traduction française : *Les girofliers de Zanzibar*, Paris : Karthala, 1986. Réédité : Paris : Le Serpent à Plumes, 1996. Traduit du swahili en français par Jean-Pierre Richard.